

## PROLOGUE

J'écoute la radio qui, depuis quelques semaines, revisite les années écoulées. Je retrouve une émission vieille de vingt cinq ans. C'était hier... et c'est un autre monde !...

Pourquoi ?... En fait, le passé rassure alors que l'avenir donne le vertige !...

Demain ?... Il faut avoir vingt cinq ans pour l'affronter avec le sourire, l'espoir et, finalement, l'enthousiasme !...

Le passé vit en moi, je dirais bouillonne en moi. J'ai traversé, comme je l'ai écrit, une grande partie de ce siècle et les jours ont tissé une toile dans laquelle je suis à la fois libre pour mes souvenirs et prisonnier pour l'avenir qui me reste !...

Et je repense, invariablement à la mer et à la terre, ces deux entités qui imposent au Monde leur puissance et leur complémentarité. Et là où elles devraient dicter à

l'Homme leurs forces égales, j'ai l'impression qu'elles s'écartent et se séparent.

La mer rassemble, la terre éloigne !...

Il en a toujours été ainsi. Dès le port oublié et la côte effacée, apparaît un monde qui a ses lois, impose ses forces, brandit ses menaces dans une immensité de solitudes. Que le drame arrive sous la forme qu'il aura choisie et, d'instinct, tous ceux qui affrontent cet univers se regroupent, s'aident et, le cas échéant, s'épaulent. La terre, elle, a donné naissance à l'égoïsme, à l'individualisme, en somme au pire c'est-à-dire à l'indifférence !...

Le drame de l'un est, pour l'autre, au maximum une émotion, en général, un fait divers.

Dans la vie de l'individu, hier et demain se retrouvent dans le détail des jours ou l'appréhension de l'inconnu, ces deux forces majeures, à leur niveau sans doute mais dans leur réalité.

Et, à l'intérieur, dans l'apparente uniformité des jours, la vie a avancé, l'intelligence a imaginé et créé, les événements d'importance mondiale - les guerres en particulier - ont apporté leurs initiatives, leurs découvertes et, surtout, leurs élans.

Pendant des millénaires, l'homme avait paru vivre d'une façon uniforme. Il y avait le bouillonnement de l'intelligence, manquaient les moyens et la technique qui lentement, presque imperceptiblement, se mettaient en place.

Et, un jour, ils ont explosé !...

Depuis un demi-siècle - la fin de la dernière guerre mondiale - un bouleversement général a eu lieu, une avalanche s'est déclenchée et a emmené nos vies dans une évolution où, à tour de rôle, les générations au pire, perdent pied, au mieux tentent de s'accrocher.

Alors, apparaît, faute de pouvoir imaginer avec précision ce que sera demain, le besoin de se retourner, de retrouver quelque chose de solide parce que prouvé et connu.

Les exemples pourraient être multipliés à l'infini : dans l'Enseignement où la médiocrité des réformes et celle des résultats incitent les parents à se retourner vers les manuels abandonnés, dans la radio où les émissions anciennes retrouvent toute leur audience, dans les esprits qui, face à l'inquiétude de ce que sera demain, s'accrochent à leurs souvenirs passés, à l'évocation des épreuves, longtemps occultées !...

Les preuves pourraient se répéter à l'infini !...

Alors, que penser ?... J'ai tenté dans différents ouvrages de faire revivre l'école de mon enfance, la vie de celle qui a été ma Mère et qui a vu, en une génération, son existence changer davantage que ne l'avait été celle de ses ancêtres en un millénaire, les jours de trois petits tout au long de leur enfance....

Mais, en dehors de ces points particuliers, manqueraient quelques exemples qui éclairciraient une atmosphère générale qu'une minorité bavarde juge « ringarde » et à laquelle une majorité inquiète et silencieuse aime à se

raccrocher. Alors pourquoi ne pas tenter d'éclaircir certains aspects comme le ferait une plaidoirie d'avocat ?...

Ne restera plus, après, qu'à laisser aux jurés, le soin de déterminer la sentence !...

Ils entendent quoi, ces juges du temps présent ?... Le brouhaha de ceux qui condamnent a priori ou le silence de ceux qui réfléchissent ?... Car il est une réalité indiscutable : hier conditionne aujourd'hui et si hier n'avait pas été, aujourd'hui en serait à ses premiers balbutiements !...

Il est vrai que l'évidence n'est pas toujours aussi nette. Ainsi de la technique. On pourrait penser qu'une fois acquise elle représente un capital que l'homme a assimilé et à partir duquel il ne lui reste qu'à continuer, améliorer et progresser. En fait, il n'en est rien. S'il reste des bases, tout, toujours est à reprendre, modifier et avancer dans le même sens ou dans la recherche d'une solution à des problèmes nés du présent. Car, parallèlement, évolue la vie et avec ce perpétuel changement naissent des appels nouveaux, des obligations imprévues, donc le besoin - pour ne pas dire la nécessité - de la création.

Les outils, si ingénieux soient-ils, qui ont amélioré le travail des anciens, qui ont prolongé leur main ne sont plus, souvent, que l'image d'une ingéniosité devenue inutile, quand ils ne sont pas, pour l'homme moderne, devenus une énigme !...

Mais, dans leur ensemble, ils restent à la base des trouvailles nouvelles !...

Et il en est de même, pour tout, à tous les niveaux, dans toutes les branches !...

L'Histoire avance, broie, crée des aspirations nouvelles. Néanmoins, si elle laisse derrière elle les épaves de la civilisation passée, elle ouvre la porte aux nécessités - ou aux découvertes à venir - mais elle ne peut le réaliser que sur la base de ce qui a été...

Si, aujourd'hui, on ne peut que s'extasier devant l'exploit d'envoyer, au bout de quelques années de course, dans l'espace et à des millions de kilomètres, un robot lancé comme une balle se poser sur une comète elle-même se déplaçant à une vitesse de feu.

Si on peut s'extasier sur les progrès de la Médecine, de la Recherche, de la Science en général, il faut aussi reconnaître que, dans de multiples domaines, non seulement l'individu n'a pas avancé mais qu'il aurait plutôt régressé.

Il est une vérité indiscutable. Entre ce qu'était l'Homme à ses origines et ce qu'il est devenu, dans le domaine des relations humaines il n'a pas progressé davantage que de l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes. Il a été au mieux partagé entre un individualisme de base et une solidarité de nécessité.

Le paysan en était l'exemple et il avait su effectuer un tri que l'expérience - donc la vie - avait entériné.

Ses successeurs, entassés dans les villes, empilés dans les petites cellules des grands ensembles ou disséminés dans une campagne uniforme, passent leur vie à courir à la rencontre d'une activité qui absorbe leur temps, noie leur énergie et les transforme en un monde inquiet, insatisfait, râleur, exigeant, mal dans tout. La précipitation mène leur existence, leur impose un horaire qui annule toute possibilité de réflexion.

Finalement, la grande différence apparaît dans ce qu'était la conception de la vie. Le paysan avait organisé la sienne en fonction de deux vérités indiscutables : l'amour de la terre qui était la mère nourricière et la base sur laquelle s'organisaient toutes les nécessités de la survie, l'alignement sur la vache qui en était l'occupante et de qui dépendait le revenu !...

Et il en découlait une conséquence indiscutable : il marchait à son pas et ce déplacement très lent lui procurait deux possibilités indéniables : celle de réfléchir - donc de calculer - et celle de respirer !...

À l'homme de la ville, ces deux bonheurs ont été refusés !...

Quant à la solidarité, elle a disparu car, de plus en plus, elle est apparue inutile, remplacée qu'elle a été par des services sociaux ou autres. Il n'en reste qu'une dernière manifestation qui a survécu comme le moignon remplace le membre devenu inutile : l'instinct grégaire qui rassemble aux mêmes endroits, les nouveaux membres de cette nouvelle façon de vivre.

Quant aux bases des relations humaines qui étaient nées du temps, de l'Histoire et d'une cohabitation millénaire, elles ont été rejetées comme l'auraient été des oripeaux. Exit la politesse, le respect accordé aux personnes, celui - essentiel - reconnu à la parole donnée. Et tout cela crée une façon de vivre dont on subit très vite les deux conséquences : le rejet - car ringarde - de tout ce qu'était la civilisation antérieure, le vide né de cette révolution qui, si elle avait tout à détruire, n'avait rien à proposer !...

Le mal que connaît notre époque, est là !...

Alors « ringard » ce qui était avant ?...

Prenons juste quelques exemples et prenons-les dans l'Art qui est le reflet de l'âme d'une civilisation.

Ringardes les peintures de la grotte de l'Ardèche où, avec des moyens à découvrir et une technique qui appelle l'admiration, des peuples que l'on jugerait volontiers primitifs ont traduit sur la roche et en profitant de ses aspérités, le monde animal qui les entourait et qui était à la base de sa survie. Si l'on ajoute que cette exceptionnelle réalisation date de plus de trente mille ans, que restera-t-il au bout d'un temps égal des créations actuelles ? Et ceci si la race humaine est encore présente sur la terre, ce dont on peut douter !... Ringardes les Pyramides, les cathédrales, ringard le Pont du Gard et dans un autre domaine le « David » ou ce tableau traduction d'une Jérusalem cubiste de Fra Angelico ?...

Soyons sérieux et laissons à chaque génération la charge de ses affirmations mais gardons précieusement le souvenir de ce que l'Homme a su créer de grand, d'émouvant et d'inimitable !...

## LE CADRE

Il importe d'abord de réaliser - et non pas seulement imaginer - ce qu'était la campagne.

On peut la caractériser de deux façons : sous l'angle de sa population et sous celui de ses déplacements.

La campagne était une ruche. La ville est une masse. La différence essentielle qui existe entre les deux est que la première pouvait respirer. Chacun avait son espace de liberté qu'il défendait comme l'ours défend sa tanière. La grande majorité possédait son lopin de terre ou l'avait tant travaillé qu'il s'y sentait chez lui.

À la liberté s'ajoutait cet instinct inné de la propriété et, à partir de ces données essentielles, il avait aménagé sa vie.

Il faut recréer cette époque où huit hommes sur dix vivaient à la campagne. Tout ce qui avait pu être défriché, l'était. Chaque arpent gagné était défendu aussi âprement que s'il s'agissait de survie.



Le travail était la base. On a beaucoup gaussé de son peu d'efficacité. Et c'était vrai ! Mais le temps jouait pour l'homme. On peut sourire de la faiblesse de la goutte d'eau. Sa constance finit par éroder la roche et creuser la gorge !...

Toute la famille participait. L'exemple type : l'été qui était le moment de la fenaison, la grande affaire car elle conditionnait la survie de la vache ou du troupeau pendant l'hiver. Ils étaient donc tous au pré qui était ratissé jusqu'au dernier brin d'herbe. C'était à la fois l'inquiétude en regardant l'orage gronder mais aussi la joie d'être là, tous ensemble, s'affrontant dans le détail et s'aidant dans sa finalité.

Entre ces hommes, des relations s'étaient établies, des règles s'étaient imposées. Il était une façon d'être que rien ni personne ne songeait à remettre en question. Le respect était la base, surtout celui de la parole donnée. « Reprendre sa parole » était inimaginable et renvoyait le coupable au ban d'une société qui devenait impitoyable car elle ignorait l'indulgence. Et puis - et surtout ! - ce mélange d'individualisme - car chacun était secret ! - et de solidarité si, particulièrement à l'extérieur, un seul était attaqué. Et, il faut aussi rappeler une rigoureuse honnêteté.

Comme il s'en est agi pour la majorité des civilisations passées, un jour la tempête est survenue et une minorité bavarde, engoncée dans ses privilèges a crié bien fort et martelé sans arrêt que ces bases étaient « ringardes ». Non dépourvus d'instruction mais d'une piètre intelligence et d'une absence totale de sensibilité, ces censeurs n'ont pas compris que si l'on sapait les fondements l'édifice entier s'effondrerait.